économie. Il avait assez bien calculé l'effet de ces beaux mouvements, de ces expressions audacieuses qui nous frappent comme l'effet d'une inspiration soudaine et involontaire, pour ne pas dédaigner de les reproduire textuellement, lorsqu'ils étaient appelés par l'identité du sujet et de la circonstance. Je pourrais ici citer dix exemples de traits justement admirés dans les *Oraisons funèbres*, qui se trouvent dans les *Sermons* et dans d'autres ouvrages.

Ces réflexions justifient parfaitement M. Frayssinous. Nous ajouterons que, s'il eût lui-même présidé à la publication de ses œuvres, peut-être il aurait fait disparaître quelques répétitions, et qu'il les eût remplacées par d'autres morceaux frappants d'éloquence et de vérité.

CONFÉRENCES

ET

DISCOURS INÉDITS.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SES CAUSES.

Enfin, Messieurs, après plus de vingt années de divisions religieuses et politiques, de discordes intestines et de guerres étrangères, d'événements et de catastrophes qui ont renversé tant de trônes, bouleversé tant de nations, fait couler tant de sang et de larmes, la France respire, l'Europe est en paix, et le monde social repose de nouveau sur sa base éternelle, celle de la religion et de la morale.

Enfin la terre a cessé d'être un vaste champ de carnage, de ruines et de désolation; la majesté des rois n'est plus indignement foulée aux pieds d'un orgueil insensé, et les peuples ne sont plus la proie d'une ambition dévorante. Voyez ces antiques dynasties, qui semblaient abattues pour toujours, se relever sous nos yeux, entourées de glorieux souvenirs et des hommages des siècles. Et, pour parler ici de ce qui touche si particulièrement notre patrie, le ciel nous l'a donc rendue cette famille, objet de tant de regrets et de tant de vœux, si chère à tout ce qui porte un cœur français, rappelée par notre amour comme par la loi fondamentale du royaume;

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Universitaria

tenue qu'inspire une religion éclairée, ce qui n'est fait que pour prêter des armes à la vérité et des charmes à la vertu, le talent, va flatter l'esprit du siècle au lieu de le combattre. Ici, quel spectacle affligeant vont donner des écrivains qui devaient exercer sur leur siècle un si grand empire!

Dans les écarts d'une jeunesse inconsidérée, Montesquieu publie des lettres, empreintes, si l'on veut, du sceau d'un talent original, mais souillées aussi d'un libertinage qui dépasse les bornes, qui fronde ce que le sage respecte, et fait couler dans l'âme du lecteur, à l'aide d'une diction neuve et piquante, le poison des doctrines téméraires et funestes.

Né avec un esprit prodigieux, Voltaire verse le ridicule à pleines mains sur ce qu'il y a de plus sacré, assaisonne l'obscénité par le blasphème, et le blasphème par l'obscénité; travestit avec une malice réfléchie le christianisme, ses livres saints et son histoire; répand dans la nation entière cet esprit de scepticisme, de frivolité, de moquerie, qui ne croit rien, qui se joue de tout, s'amuse des vices comme des travers des hommes, affaiblit l'horreur des crimes, relâche les liens de la société, et dispose tout gaîment pour la dissolution universelle des mœurs et des lois.

Jean-Jacques paraît : malheureusement pour ses contemporains, c'est un des hommes les plus éloquents de son siècle. Pour quelques vérités qu'il défend avec force, et dont on ne profite guère, il répand avec profusion de brillants mensonges qui séduisent; avec l'audace de ses paradoxes et le feu de son imagination, il subjugue les esprits; et le siècle qui s'est appelé lui-même le siècle des lumières, se prosterne devant le sophiste étranger, qui, sur les sciences et les lettres, sur l'éducation, sur la société, débite gravement les théories les plus sauvages.

Je pourrais bien citer ici un grand nombre d'écrivains

d'un ordre inférieur, qui, sous les bannières de leurs chefs, formèrent une ligue puissante contre ce qu'ils appelaient les préjugés, c'est-à-dire contre la religion et l'autorité; mais encore qu'ils aient cessé de vivre depuis bien des années, je crois devoir, par une sorte de bienséance, ne pas les nommer dans ce discours. Ils crurent de bonne foi, ce semble, être de grands hommes, parce qu'ils s'appelèrent eux-mêmes philosophes; mais le temps, cet ennemi mortel de tout ce qui est médiocre, les a mis à leur place. Nous n'aurons pas l'injustice de méconnaître ce que les écrits de plusieurs d'entre eux peuvent avoir de mérite littéraire. Au reste, on sait bien que dans aucun genre le génie n'est chose commune, et nous n'aurons pas la simplicité d'être transportés d'admiration pour des auteurs qui eurent plus d'esprit que de sens, qui furent moins philosophes que sophistes, moins éloquents que déclamateurs.

On vit donc, dans le cours du dix-huitième siècle, s'élever une foule d'écrivains athées, matérialistes, fatalistes, déistes, indifférents, novateurs : par eux, les idées sont dénaturées; souvent, pour mieux déguiser leurs attaques, les objets de la vénération publique reçoivent des dénominations qui leur sont étrangères. Ainsi, dans leur langage, la religion se nommait fanatisme; la piété, superstition; l'autorité, tyrannie; la dépendance, servitude; les traditions les plus respectables, des préjugés. Plus souvent encore ils parlaient à découvert, et leur audace égalait leur impiété. Voulez-vous savoir quelles étaient alors les doctrines hautement professées par eux? Les voici, Messieurs. On enseignait sans détour que les vices et les vertus de l'homme, ses hommages ou son oubli, sont indifférents à la divinité; qu'il n'est pas bien prouvé que Dieu existe, et que dans tous les cas, pour ne pas donner de fausses idées, on ne doit parler de lui à la jeunesse que lorsque la raison est déjà très-développée. On enseignait

qu'après bien des transformations, l'homme était enfin arrivé à la forme qu'il a maintenant; qu'il n'est qu'une masse organisée recevant de l'esprit des objets qui l'environnent; que les affections de son cœur ne sont qu'un jeu mécanique; que tout meurt avec le corps, et même que la doctrine de l'immortalité de l'âme est aussi funeste qu'elle est absurde. On prêchait que la vertu est dans le tempérament, que le bien et le mal sont une invention humaine, que la morale vient de la politique comme les lois et les bourreaux, que celui qui trouve son bonheur dans le vice doit être vicieux, que la probité d'un particulier intéresse peu la société, et que celle-ci est bien mieux servie par des dérèglements utiles. On publiait que la nature avait fait l'homme libre, et que pourtant il était partout dans les fers; que l'homme qui médite et qui vit en société est un animal dépravé; que, dans l'ordre politique, le peuple est tout, et que les rois sont des agents révocables à sa volonté. On proclamait que les monarchies étaient établies pour asservir les peuples et les condamner à l'abrutissement; que les nations, comme de vils troupeaux, étaient courbées servilement sous la verge sacerdotale et royale, et que le genre humain ne serait heureux que lorsqu'il n'y aurait plus sur la terre ni prêtres ni rois. On s'efforçait de prouver que les mystères du christianisme étaient des absurdités, ses préceptes un rigorisme insensé, son culte un amas de superstitions, qu'on ne saurait trop se hâter de le détruire, et qu'il n'avait jamais été qu'une source de calamités pour l'espèce humaine. Je m'arrête, Messieurs, je ne veux souiller ni ma langue ni vos oreilles de l'exposition de certaines maximes qu'on ne rougissait pas de débiter sur la pudeur, sur la fidélité conjugale, sur les devoirs de la piété filiale. Que si quelqu'un était tenté de nous accuser d'exagération, il nous serait trop facile de le confondre, même de faire voir que nous avons adouci les expressions; et nous le féliciterions de l'heureuse ignorance qui le rend étranger à toutes les productions où sont consignées ces détestables doctrines.

Et voilà pourtant ce qu'on osait appeler de la philosophie. Oui, c'est à l'abri de ce beau nom que les prédicants de mauvaises doctrines les répandaient de toutes parts. Sans doute, leur manière de philosopher n'était pas la même; chacun avait ses opinions chéries qu'il cherchait à faire prévaloir. On pourrait en quelque sorte compter autant d'écoles que de docteurs, et l'on n'ignore pas que la plus étrange confusion régnait dans leurs systèmes; mais ils s'accordaient tous en un point capital : c'était à combattre ou à rendre ridicule toute religion en général, et le christianisme en particulier, à insulter avec un dédain superbe au culte, aux institutions de leur patrie; c'est en cela précisément qu'elles se regardaient comme des esprits non vulgaires, comme des hommes libres de tout préjugé, comme des philosophes. Ils voulaient bien faire au dix-septième siècle la grâce de l'appeler le siècle de l'imagination, des lettres et des arts; mais, pour le dix-huitième, c'était celui de la raison, des lumières, en un mot, de la philosophie. Je sais bien que c'était profaner un si beau nom, employé jusque-là pour exprimer ce qu'il y a de plus sage dans la conduite, comme de plus élevé dans la pensée : ce titre était une usurpation; mais enfin l'usage, ce grand arbitre du langage, l'avait consacré. Il faudrait ignorer complètement l'histoire littéraire du dernier siècle, pour ne pas savoir que le mot philosophie était sans cesse dans la bouche ou sous la plume des écrivains ennemis du christianisme, que chez eux philosophie était presque toujours synonyme d'incrédulité; et il y a bien de l'irréflexion dans les uns, et quelque ridicule dans les autres, à demander sérieusement aux défenseurs de la religion ce qu'ils entendent par la philosophie et les philosophes du dix-huitième siècle.

Qu'ils étaient imprudents, qu'ils étaient coupables, puisqu'il faut le dire, les propagateurs de ces pernicieuses nouveautés! Je le demande à tout homme de bonne foi : quelle pouvait être l'attente de tous ces écrivains sophistes? Espéraient-ils que le bonheur du genre humain naîtrait de leur théorie d'athéisme, de matérialisme, de déisme, d'indifférence, de mépris raisonné pour toutes les choses établies? Mais si telles étaient leurs prétentions, quelle n'était donc pas la pauvreté de leur esprit et leur ignorance du cœur humain! Fallait-il tant de lumières pour comprendre que la religion garde la morale, que la morale garde les lois, et que les lois gardent la société; que la révolte contre Dieu dispose à la révolte contre l'autorité publique; que détruire la religion, c'est faire tomber devant les passions humaines la plus forte barrière qu'on puisse leur opposer, et qu'ainsi les doctrines impies et licencieuses ne sont pas moins ennemies des hommes que de Dieu? En vérité, pour absoudre les intentions de tous ces écrivains, il faudrait les supposer dénués d'esprit et de talent, et certes ils ne l'étaient pas.

On se plaint quelquefois de ce qu'on cherche à les flétrir, et l'on aime à rappeler à ce sujet leurs connaissances, leur bienfaisance, leurs qualités domestiques. Mais depuis quand, Messieurs, lorsque les opinions d'un écrivain sont perverses, la postérité est-elle obligée de respecter sa mémoire? Ici, loin de nous toute injustice, même ce qui en aurait seulement l'apparence; mais faudra-t-il sacrifier les intérêts de la société en nous piquant d'une molle indulgence? Eh quoi! on flétrit, avec raison, le malheureux qui, poussé par le besoin et l'infortune, dérobe le bien d'autrui, au lieu de solliciter les largesses de ses semblables; le reste de sa vie eût-il été sans reproche, la loi est inexorable; et pour de la prose et des vers où brillent l'esprit et le talent, pour quelques pages éloquentes, pour quelques actes d'une vertu facile, pour quelques qualités aimables dans le commerce de la vie, on exige que nous honorions des hommes dont les systèmes ne sont bons qu'à justifier tous les vices, qu'à faire naître mille désordres dans les familles et dans la société! Ne serons-nous donc jamais assez raisonnables pour n'estimer le talent que par son bon usage? Tous ces prédicants de nouveautés étaient d'autant plus coupables, qu'ils devaient être naturellement plus éclairés. Autrefois on vit des philosophes célèbres, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Marc-Aurèle, du milieu des erreurs du paganisme, faire de nobles efforts vers la vérité, tandis que les nôtres, du milieu des lumières du Christianisme, se sont tourmentés pour appeler les ténèbres. Hélas! ils n'ont que trop réussi à nous précipiter dans l'abîme.

Pour excuser tous ces faux philosophes, dira-t-on qu'avant eux les doctrines hardies étaient déjà répandues dans la nation, qu'ils ont été dominés, entraînés par l'esprit de leur siècle, plutôt qu'ils n'en ont été les créateurs? Vaine justification! n'allons pas regarder comme irrésistible une influence qui n'est que dangereuse, et introduire pour les écrivains une sorte de fatalisme aussi funeste que déraisonnable. Le devoir de tout écrivain honnête homme, c'est de lutter contre le torrent des mauvaises doctrines; s'y laisser entraîner, c'est un rôle aussi facile que honteux, qui ne suppose ni talent ni vertu. L'écrivain qui a reçu de la nature tous les dons de l'esprit, méconnaît la dignité de sa vocation, trahit lâchement sa destinée, si, au lieu de travailler à ramener ses contemporains qui s'égarent, il marche sur leurs traces. Que s'il a le malheur d'être né au milieu d'une génération perverse, je conçois qu'il lui faudra plus de courage pour résister à l'esprit général; alors, s'il a la faiblesse d'y céder, il pourra bien être moins criminel, mais il le sera toujours. Il doit sentir qu'il est le défenseur né de la vérité et de la vertu. Le talent, comme l'autorité, est donné à l'homme pour le bien de ses semblables : il n'est pas

plus permis d'abuser de l'esprit pour corrompre que du pouvoir pour opprimer. Si les apôtres des mauvaises doctrines étaient reçus à les rejeter sur une influence étrangère, bientôt aussi les malfaiteurs prétendraient s'excuser par la force du tempérament, par la nécessité, par l'empire inévitable des circonstances.

Qu'un homme soit impie dans ses pensées, libertin dans sa conduite, sans l'approuver, je pourrais me contenter de le plaindre; mais, s'il érige en système son impiété et son libertinage, s'il fait circuler dans le public ses maximes empoisonnées, et se montre hautement jaloux de faire des prosélytes, puis-je m'empêcher de voir là un délit véritable? De tous les métiers, le plus vil et le plus funeste, n'est-ce pas celui de l'écrivain corrupteur qui appelle bien ce qui est mal, qui affaiblit toutes les idées morales et religieuses, et apprend froidement aux hommes à être méchants par système, ce qui est le dernier degré possible de la perversité? Rien ne peut donc sauver les écrivains philosophes du dernier siècle du reproche accablant pour leur mémoire, d'avoir répandu, accrédité des doctrines qui ébranlaient les fondements de la morale et de la société, et qui, par la révolution totale des idées, préparaient la révolution totale des choses. J'ajoute que cette fausse et funeste philosophie avait réellement infecté plus ou moins toutes les classes de la société.

Si les mauvaises doctrines professées dans le dernier siècle avaient été reléguées dans des ouvrages effrayants par leur volume, repoussants par leur obscurité, ou bien écrits dans une langue étrangère aux lecteurs ordinaires, sans doute que le mal eût été bien plus borné dans ses ravages; mais les choses allaient tout autrement. Il ne s'agit point ici de savants hérissés d'arguments et d'une érudition fatigante; ce sont, au contraire, de beaux esprits qui savent prendre, pour plaire, les formes les plus

agréables, et qui sont même jaloux d'occuper les loisirs de ce qu'il y a de plus léger et de plus frivole. Non-seulement ce que le raisonnement a de plus subtil, mais ce que l'éloquence et la poésie ont de charmes, l'histoire des hommes et de la nature d'intéressant et de curieux, l'épigramme et la satire de plaisant et d'amer, le conte et le roman d'ingénieux et de séduisant, la conversation de piquant et d'enjoué, tout est mis en œuvre pour combattre la religion, pour la rendre odieuse et ridicule, pour appeler sur ses ministres la haine ou le mépris. Combien d'ouvrages rédigés dans cet esprit ont été et sont encore répandus sur la France entière!

A la tête de cette espèce de conjuration qui cherchait à faire prévaloir l'impiété, était l'homme célèbre qui est regardé comme le patriarche des beaux esprits philosophes du dix-huitième siècle. Elle existe cette correspondance si volumineuse, qui atteste, il est vrai, la prodigieuse fécondité de son esprit, mais aussi son opiniâtre fureur à combattre le christianisme. C'est là qu'on apprend avec quel art il savait diriger et varier ses attaques, acheter quelquefois, par un respect affecté, le droit de parler avec audace; comme il encourageait ses nombreux disciples, se réjouissait de voir l'Europe (1) s'éclairer chaque jour, et la philosophie pénétrer chez le peuple tout ignorant qu'il était; comme il s'applaudissait enfin de ce qu'on verrait avant peu éclater une étonnante révolution.

Et que nous apprend à son sujet l'historien de sa vie, lui qui était si bien initié dans les mystères de cette moderne philosophie? Il nous apprend que Voltaire avait formé dans l'Europe entière une ligue dont il était l'âme; que son zèle contre la religion, qu'il regardait comme la

(1) Au roi de Prusse, 3 août 1775. — A Helvétius, mars et 25 août 1763. — Au marquis de Villevieille, le 20 décembre 1768.

et nous l'avons vue reparaître au milieu de nous avec les douces et magnanimes vertus de ses ancêtres, avec les lumières et la maturité de l'expérience, avec ce je ne sais quoi de plus auguste, et en quelque sorte de divin, que les grandes infortunes donnent toujours aux grandes maisons. Et, lorsque nous sommes témoins de toutes ces merveilles, ne serait-il pas naturel d'emprunter les expressions du législateur des Hébreux, après la longue et dure servitude de l'Egypte, et de nous écrier avec lui : Chantons des hymnes au Seigneur, car il a fait éclater en notre faveur sa force et sa gloire ; *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est.*

Quel spectacle nouveau vient nous frapper de toutes parts ? La religion est donc affranchie d'une protection qui n'était qu'un joug déguisé, tant elle était avilissante et redoutable ! Désormais le trône et l'autel, loin de se heurter, vont s'appuyer et se soutenir mutuellement : si le Pontife se fait un devoir sacré de rendre à César ce qui est à César, le prince à son tour mettra sa gloire à rendre sincèrement à Dieu ce qui est à Dieu. La vérité ne sera plus enchaînée, et le ministre de l'Evangile, sans oublier qu'il ne doit jamais sortir des bornes de la modération et de l'indulgence chrétienne, pourra faire entendre sa voix avec cette liberté qui, dans la bouche des Bossuet et des Massillon, donnait à la parole sainte un si grand empire sur le cœur des peuples et des rois. Elles vont donc croître sous nos yeux les générations, espoir de la patrie, sans être exposées à tomber régulièrement à un âge fixe sous le fer des combats. Nos maisons d'instruction publique ne seront pas toutes des camps militaires ; et il faut espérer que l'on y verra la jeunesse, sous l'heureux empire de la religion et des mœurs, non-seulement cultiver à loisir tous les talents de l'esprit, mais se former aux douces et nobles habitudes de la vie domestique et sociale. La paix est donc rentrée dans les familles ; aux angoisses, aux agitations violentes ont succédé le calme et la sérénité ; le présent est sans trouble, comme l'avenir est sans inquiétude.

Partout aujourd'hui la justice va s'allier à la force, la bonté à la puissance, et la véritable liberté à la soumission. Réjouissons-nous de ce que la France n'est plus un assemblage de vingt peuples divers, rapprochés par la violence, et désunis par le langage comme par les mœurs et les intérêts : assemblage monstrueux, qui ne pouvait que corrompre notre caractère national. Telle qu'elle est, la France offre encore, sous l'influence du même ciel, des mêmes lois, des mêmes habitudes, de la même religion, de la même langue, la plus belle réunion d'hommes libres et civilisés que le soleil ait jamais éclairée. Sous un roi français nous sommes redevenus Français. Et certes, Messieurs, quand on compare ce qui a été avec ce qui est maintenant, et ce que nous avions à craindre avec ce que nous avons sous les yeux ; quand on se rappelle que ces torrents de haine et de vengeance, partis du fond du Nord, et grossis dans leur marche, après avoir inondé nos provinces et menacé d'engloutir cette capitale, sont venus expirer mollement au pied de ses faibles murailles, comme la fureur des mers irritées expire sur les sables du rivage ; quand on voit de quelle manière est tombé ce colosse, dont le poids immense écrasait l'univers, et que l'on rapproche de cet excès de puissance cet abîme d'humiliation, et de cette élévation prodigieuse cette chute plus prodigieuse encore : alors toutes les pensées humaines demeurent confondues, et volontiers l'on répète encore avec Moïse le chant de l'admiration et de la reconnaissance : Célébrons le Très-Haut, car c'est lui qui a fait éclater pour nous sa force et sa bonté avec une grande magnificence. *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est.*

Oui, Messieurs, dans tous ces événements qui ont si

bien trompé la prévoyance humaine, on sent qu'il se trouve quelque chose qui est au-dessus de l'homme. Frappés de ce qu'ils ont d'étrange et d'inattendu, nous avons compris que nos biens comme nos maux étaient partis d'une main divine, et que la France avait été miraculeusement sauvée par la même puissance qui l'avait justement punie; des sentiments religieux, plutôt assoupis qu'éteints, se sont ranimés, ce semble, de toutes parts; et les cœurs, comme par un mouvement secret dont ils n'ont pu se défendre, se sont tournés naturellement vers la Providence. Sans doute que bien souvent elle nous confond par les ténèbres dont elle s'enveloppe; mais quelquefois aussi elle se dévoile à nos yeux, comme pour justifier ses desseins, et elle daigne nous en découvrir toute la profondeur. Le moment n'est-il pas venu de considérer les opérations divines dans cette suite d'événements inouïs qui ont fait l'étonnement du monde, et dont la France surtout a été le théâtre? Il semble que nous avons maintenant assez de lumières pour les expliquer, pour en voir les causes et le but, pour bien comprendre les grandes leçons que le ciel a voulu nous donner. Nous croyons donc faire une chose appropriée aux circonstances actuelles, et utile à tous, que de présenter ici quelques considérations générales sur les causes, les effets, les suites et la fin de la révolution française, en vous faisant remarquer dans les événements la marche de cette Providence qui a tout disposé, tout dirigé dans sa bonté ou dans sa justice, pour des fins dignes de sa haute sagesse, et qui a su faire tourner les projets de ses ennemis à leur confusion et au triomphe de la vérité.

Tranquilles dans le port, après avoir erré longtemps sur des mers orageuses, nous allons repasser dans notre esprit les imprudences que nous avons commises, les dangers que nous avons courus, les écueils contre lesquels nous pouvions nous briser pour toujours, et nous ne serons que plus pénétrés de reconnaissance pour la main puissante qui nous a sauvés du naufrage.

Pour embrasser notre sujet dans toute son étendue, trois discours vont être consacrés à considérer successivement la révolution française, premièrement dans ses causes, secondement dans ses effets, troisièmement dans ses suites et sa fin. Aujourd'hui la révolution française, considérée dans ses causes, sera la matière de ce premier discours.

Tout se lie, Messieurs, tout s'enchaîne dans le monde social : les générations entières, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, sont mêlées et confondues ensemble, recevant, communiquant, transmettant des usages, des habitudes, des opinions et des doctrines ou saines ou perverses; toujours le présent a des liaisons réelles, quoique bien souvent inaperçues, avec le passé comme avec l'avenir. Aussi les dernières années du dix-huitième siècle, qui ont vu éclater la révolution française, ne doivent pas plus être détachées de celles qui ont précédé que de celles qui ont suivi; et lorsqu'on veut connaître les véritables causes de cet événement prodigieux, unique dans nos annales, si l'on ne doit pas rétrograder d'âge en âge sans fin comme sans raison, on ne doit pas non plus s'arrêter au temps même où il s'est opéré, mais il faut remonter jusqu'à une époque où les causes qui le préparaient, et devaient naturellement le produire, se sont manifestées d'une manière singulièrement remarquable. Or on a dit bien souvent, et nous croyons que c'est à la régence que se rattache le premier anneau de cette chaîne de calamités morales et politiques dont le dernier devait aboutir à la révolution; et si l'on nous disait, comme on l'a fait quelquefois, que les repas scandaleux, que les discours licencieux du régent et de ses familiers, n'étaient pas capables de bouleverser la France, nous nous permettrions de

trouver cette manière d'envisager les choses bien superficielle et bien légère. La régence, en effet, est l'époque du mépris de toute bienséance, de l'impudence dans l'irréligion comme dans le vice, de la manifestation audacieuse des idées perverses, de l'indifférence marquée pour le culte et pour les institutions de la patrie : c'est donc là qu'il faut placer le berceau du monstre révolutionnaire.

Pour développer ma pensée dans toute son étendue, j'établirai trois choses : la première, que, depuis la régence surtout, un grand nombre de coupables écrivains ont professé une doctrine impie et séditieuse, qu'ils décoraient eux-mêmes du beau nom de philosophie ; la deuxième, que cette fausse et funeste philosophie avait plus ou moins infecté dans le dernier siècle toutes les classes de la société; la troisième, que c'est dans cette philosophie qu'il faut placer la cause réelle, efficace, du phénomène épouvantable connu sous le nom de révolution.

Tous les siècles ont vu des hommes impies et remuants, ennemis de la religion et de l'autorité. L'orgueil se trouve partout, il est de tous les temps : or, l'orgueil est un germe de révolte contre Dieu et contre les hommes ; seulement il arrive des époques où, par l'influence de certaines causes particulières, le levain de la corruption native fermente avec plus d'activité et fait de plus grands ravages. Je reconnais qu'à la fin du règne de Louis-le-Grand, les esprits avaient plus de penchant qu'auparavant vers les nouveautés hardies et funestes ; déjà Fénelon avait eu l'oreille frappée d'un bruit sourd d'incrédulité, comme il nous l'apprend lui-même dans un de ses discours; et Leibnitz, qui voyait si haut et si loin, était alarmé de je ne sais quel esprit pervers qui commençait à se répandre, et qui, s'il n'était arrêté, devait, suivant lui,

amener des catastrophes. Mais, outre que l'usage des écrivains fut toujours de plaindre le présent et de vanter le passé, il est bien certain qu'à l'époque dont nous parlons, les mauvais principes étaient bien loin de former l'opinion dominante des classes supérieures et éclairées de la société. En général tout ce qu'il y eut, sous le règne de Louis XIV, de savants, de philosophes, de moralistes, de poètes, d'orateurs illustres, portait aux principes religieux le respect le plus profond ; partout leurs ouvrages, goûtés du public, entretenaient, fortifiaient l'union de l'honnête et du beau ; même les plus solides productions de l'esprit n'étaient pas étrangères au sexe le plus frivole ; et l'on sait avec quelle avidité cette femme, que ses lettres ont rendue immortelle, allait écouter le grave Bourdaloue.

Sans doute, avant la régence, des plumes licencieuses avaient trop souvent outragé les mœurs ; même l'athéisme avait osé paraître ; mais ces productions monstrueuses ne s'étaient point accréditées ; mais les maximes conservatrices de la morale et de l'ordre public étaient universellement honorées. On sait que les idées et les sentiments d'une nation et d'un siècle se retracent dans les auteurs contemporains : en ce sens, il est très-vrai que la littérature est l'expression de la société; et s'il en est ainsi, qu'on juge, d'après les écrivains du dix-septième siècle, combien, même à la mort de Louis XIV, la France devait être encore saine et forte de principes et de croyances. Lorsque ceux qui sont faits pour dominer l'opinion, pour régler les esprits dans une nation, sont bien sincèrement religieux, il est impossible que cette nation soit impie ; alors les sources publiques sont pures, et les eaux qui en découlent portent au loin la vie et la fécondité.

Autres temps, autres mœurs. Louis XIV meurt, et il semble emporter avec lui dans la tombe le génie de son siècle. Après lui les esprits ne gardent plus cette sage re-